QUI GARDERA NOS ENFANTS?

LES NOUNOUS ET LES MERES : UNE ENQUÊTE DE CAROLINE IBOS



Flammarion

extrait de la publication

Nounou noire et bébé blanc: une situation romanesque s'il en est, que l'on songe à *Autant en emporte le vent* ou à *La Couleur des sentiments*. C'est aussi devenu un tableau ordinaire des squares de nos villes et de nos foyers. Car, si l'engagement professionnel des femmes s'est accompagné du développement d'un véritable marché de la garde à domicile, à qui les couples de bobos hyperactifs confient-ils le plus souvent leurs enfants et leur appartement? La réponse est la même à Paris qu'à Londres ou à New York: des femmes migrantes, originaires du monde pauvre, laissent leurs propres enfants au pays pour venir prendre soin de ceux de la bourgeoisie occidentale.

S'appuyant sur une enquête de terrain menée auprès de nounous africaines



« LA PATRONNE VOUDRAÎT QUE SES ENFANTS COMPTENT PLUS QUE MA CHAÎR. MAÎS ÇA MENT. C'EST JUSTE LE TRAVAÎL. » et de couples d'employeurs, Caroline Ibos analyse la relation dissymétrique entre ces deux femmes que tout oppose hors le souci de l'enfant: la mère et la nounou. Comment confier son enfant à une personne dont on ne sait rien? Qu'attendent les parents d'une « bonne nounou » et quels préjugés trahit leur façon de la recruter? Quelle est réellement la condition de la nounou, indispensable à l'harmonie de la famille mais sommée de passer sans laisser de traces? La réussite sociale des femmes aisées et éduquées serait-elle possible si d'autres femmes, précaires, vulnérables, déchirées

entre ici et ailleurs, ne travaillaient pas pour elles?

Au fil des entretiens et des confidences, ce livre dense et engagé nous montre le domicile familial, lieu supposé de l'harmonie et de la paix, comme le théâtre d'une expérience politique où se jouent des conflits de sexe, de «race», de classe; où s'opère une interaction cruciale entre microcosme et macrocosme, entre la sphère de l'intime et la logique de la mondialisation.

Docteur en science politique, Caroline Ibos est maître de conférences à l'université de Haute Bretagne (Rennes 2), où elle enseigne la sociologie politique.

Flammarion

Découvrir le proche, le lointain, et voir s'effacer leurs frontières, tel est l'esprit d'aventure qui anime cette collection. Chacun de



ses livres propose un regard neuf et personnel sur l'actualité mondiale, chacun de ses auteurs enquête à

l'aide d'un stylo-caméra. Libre, sans frontières et généreux — un nouvel espace éditorial, baptisé d'un nom cher aux Anglo-Saxons: *at large*.



QUI GARDERA NOS ENFANTS?

DANS LA MÊME COLLECTION

American Spleen. Un voyage d'Olivier Guez au cœur du déclin américain.

Bienvenue à Tchernobyl. Un tour du monde par Andrew Blackwell des lieux les plus pollués de la planète.



LES NOUNOUS ET LES MÈRES : UNE ENQUÊTE DE CAROLINE IBOS

Flammarion

AT LARGE est une collection dirigée par Sophie Berlin.

Graphisme : Nicolas Wiel Suivi éditorial : Clotilde Meyer Suivi de fabrication : Maïté Moreno

Merci d'adresser vos projets à : contact@flammarion.fr

© Flammarion, 2012. ISBN: 978-2-0812-7174-6

Prologue

Il y a quelques années, je passais mes fins d'après-midi dans un square parisien à la frontière des 9^e et 10^e arrondissements. Convalescente, j'étais alors en vacances de l'université, coupée depuis des mois de mes étudiants et de mes recherches.

Un mardi du mois d'avril, je suis arrivée pour la première fois au square vers 15 h 30, je me suis installée sur un banc au soleil, j'ai sorti de mon sac L'Île de Sakhaline de Tchekhov. Vers 16 heures, une jeune femme noire accompagnée d'un bébé blanc s'est installée à côté de moi et, laissant l'enfant dans sa poussette, s'est plongée dans ses rêveries. C'était une femme jeune, belle et soignée, les cheveux tirés en chignon. Elle portait aux doigts des bagues dorées et était entièrement vêtue de rouge. Elle semblait attendre quelque chose ou quelqu'un. Peu après, une autre femme est venue s'asseoir sur le banc d'en face; de peau noire également mais d'aspect très différent : plus âgée et plus massive, moins élégante et plus pressée, vêtue d'une jupe fleurie informe et défraîchie, chargée d'une double poussette encombrée de sacs en plastique. Les deux femmes ont commencé à parler et, même si je n'ai rien compris à leur conversation, j'ai senti que ma présence les surprenait, les dérangeait même. Une demi-heure plus tard, nous étions dans le square une dizaine de femmes entourées d'enfants et réparties sur quatre bancs de bois. Tout à fait par hasard, je me trouvais au milieu de la bande des « nounous ¹ » ivoiriennes du quartier.

Je suis revenue tous les jours, j'attendais avec impatience l'heure du square : la lumière des fins d'après-midi, les jeux des enfants, les petits progrès quotidiens de la nature m'apaisaient. Mais plus que tout, les nounous africaines m'intriguaient, j'aimais les observer, tout en elles m'intéressait : leurs gestes, leurs mots, les expressions de leur visage, leurs relations aux enfants et, plus généralement, aux autres. À force de les écouter, de les regarder, je vovais se dessiner sous mes veux un phénomène social compliqué, mêlant des éléments disparates - les enfants à garder, le travail, la pauvreté, l'exil, le racisme, le genre, la solitude... Il m'apparut que la vie quotidienne de ces femmes, leurs conversations, leurs disputes, leurs itinéraires concentraient des enjeux politiques pertinents bien au-delà de ce square. Décrire l'expérience de ces migrantes arrivées d'une ancienne colonie française pour travailler comme domestiques dans les familles bourgeoises de mon quartier est bientôt devenu, et pour plusieurs années, l'affaire la plus stimulante de ma vie sociale et intellectuelle.

Progressivement, j'ai appris à connaître les nounous du square. Je leur souriais, je les regardais, je les intriguais à mon tour. Ma fragilité apparente, ma relative désocialisation liée à un long congé maladie expliquent certainement l'équilibre de relations fondées sur des attentions réciproques. Dans ce square, dans cette situation précise, la distance sociale entre nous semblait s'évanouir : l'incertitude radicale de nos existences respectives, à moins que ce ne soit simplement mon désir de les connaître, nous rapprochait. Un jour, l'une d'entre elles m'a offert des beignets, que j'ai acceptés. Les jours suivants, les femmes m'ont fait participer à leurs agapes : nous mangions des oranges, des bananes confites aux épices, des petits gâteaux à la noix de coco... J'ai commencé à leur poser des questions sur leur langue, leur travail, leur vie, leurs amoureux. Progressivement, l'idée d'écrire un livre dont elles seraient les héroïnes s'est précisée. Avec les nounous et grâce à elles, je redevenais ce que j'avais cessé d'être depuis des mois : une chercheuse.

Je fis une véritable ethnographie des nounous ivoiriennes au square, m'y rendant chaque jour pendant trois ans, pour consigner dans des carnets ce que je voyais, ce que j'entendais, pour

décrire des situations, des attitudes, des voix, des tenues vestimentaires...

Avec du recul, je crois que deux événements ont déterminé l'orientation du livre. Le premier date de mon premier jour au square. Une très jeune femme, blanche, est arrivée vers le groupe des nounous et a expliqué qu'elle venait leur dire au revoir parce que sa patronne la licenciait. L'enfant qu'elle gardait, un petit garçon de 18 mois, avait des bleus sur le corps et la patronne avait accusé la nounou de l'avoir frappé, tandis que celle-ci soupçonnait la mère d'avoir battu son propre enfant. Il s'ensuivit une conversation entre les nounous exprimant leur colère contre les injustices et les comportements abusifs des employeuses.

Le second événement s'est produit au mois de juin de la même année. Nous étions tranquillement au square, il était environ 17 h 30, j'avais sorti mon carnet et je prenais des notes, lorsque tout à coup l'une des nounous dit avec une pointe d'affolement dans la voix : « Patricia, je rêve ou c'est ta patronne ? » Une femme arrivait d'un pas décidé, les sourcils froncés. Elle était grande et fine, dans les 35 ans, avec de longs cheveux châtains très lisses, vêtue sobrement, couverte d'un pashmina mauve, un grand sac à main à l'épaule, très à l'aise sur des escarpins pointus. Elle semblait irritée et s'est adressée à Patricia sans un regard pour les autres femmes. Elle lui reprochait d'avoir laissé son fils, âgé de 14 mois, assis et attaché dans sa poussette. Voici la scène telle que je l'ai retranscrite dans mon carnet :

- Patricia, c'est pas possible, j'en étais sûre, tout le monde me l'a dit, vous ne sortez jamais Martin de sa poussette!
- Si, Madame, il est sorti, il s'est déjà promené, mais là il est fatigué, alors je l'ai mis dans la poussette pour son goûter.
- Mais c'est quoi ce truc supergras?
- C'est un bofloto, un gâteau ivoirien, c'est très bon!
- Patricia, je ne veux pas que les enfants mangent des trucs fabriqués je ne sais pas où avec je ne sais pas quoi! Ils n'ont pas l'habitude et ça peut les rendre malades... (*Désarroi dans la voix*.) Bon, on file à la maison! Je suis rentrée exprès du boulot pour vérifier, j'ai perdu deux heures de travail! Martin, au jardin, doit jouer, doit se promener, et vous, vous devez le surveiller, être à côté de lui tout le temps!

Le jardin, c'est pas pour vous, pour discuter, c'est pour les enfants, pour qu'ils jouent, qu'ils se dépensent, qu'ils prennent l'air!

Le fait que l'employeuse appelle pompeusement ce bout de square « le jardin », la tension entre les deux femmes, ce que je pouvais savoir ou deviner de leur vie, leur départ précipité, la curieuse indifférence des enfants, les discussions qui s'ensuivirent entre les nounous, j'ai saisi tout cela comme l'éclat politique d'une relation compliquée.

À partir de là, j'ai conçu mon étude du square comme un documentaire politique. Là, bien que dans l'espace public, les nounous travaillent à l'ombre de leurs employeuses. Le cas que je viens d'évoquer en témoigne : lorsqu'elle apostrophe Patricia aux yeux de tous, comme s'ils n'existaient pas, l'employeuse privatise justement cet espace public. La relation entre ces deux femmes, nouée autour de l'enfant nouveau-né, dans l'espace intime d'un appartement inopinément transformé en laboratoire de la domination politique, devenait l'enjeu le plus intéressant de ma recherche. Il me fallait alors tenir les deux bouts de la chaîne : travailler non seulement avec les nounous noires et précaires mais aussi avec les employeuses blanches et bourgeoises. Il aurait été arbitraire de réduire les employeuses aux paroles des employées, de ne pas tenir compte de la complexité de leur propre situation, tiraillées qu'elles sont entre leur métier et leurs enfants. Confronté à celui des employeuses, le discours des nounous gagna en profondeur et en force critique.

Ce livre a donc deux héroïnes, dont l'histoire rejoint des questions très actuelles : les relations politiques entre les sexes, le rôle social des travailleuses immigrées, la frontière entre vie publique et vie privée... Il interroge la fusion économique, dans la sphère domestique, entre les activités de ménage et de soin (*care*), ou encore, pour l'exprimer d'autre manière, l'étonnante conjonction de l'oppression sociale et de l'attention envers les plus vulnérables (ici les bébés). La condition des nounous concentre des questions épineuses posées à la société tout entière, notamment celle de la signification politique d'un travail domestique bon

marché ou encore de l'articulation entre hiérarchies sociales, dignité du sujet et égalité des droits.

L'enjeu principal de mon enquête est de saisir le fonctionnement de la relation contrainte et asymétrique entre deux femmes, l'une étant favorisée et l'autre désavantagée. La relation est contrainte car seule la nécessité la fonde : la nounou n'a aucune vocation particulière pour ce métier ; l'employeuse n'ouvre sa porte à une étrangère que parce que faire garder son jeune enfant à Paris est difficile.

Ma réflexion s'inscrit dans le cadre plus large des théories du *care*, qui mettent l'accent sur l'importance des engagements réciproques des acteurs sociaux plus que sur l'autonomie du sujet ². Elles montrent que, pour conserver, améliorer, réparer le monde commun, le schéma dominant à ce jour, qui valorise un sujet rêvé comme rationnel et détaché de tout contexte historique ou social, est inapproprié. Pour que ce monde commun fonctionne, les sujets, sensibles tout autant que rationnels, doivent s'engager les uns envers les autres et se trouver réciproquement responsables. Ils doivent ainsi reconnaître la dépendance, voire la vulnérabilité, comme la condition élémentaire du sujet social. Toute diplômée et bien rémunérée qu'elle soit, l'employeuse ne parviendrait pas à réaliser son désir de réussite familiale et sociale si, dans son ombre et sous son autorité, la nounou ne travaillait pas pour elle.

A également guidé mon enquête la conviction que, dans la vie quotidienne concrète, et en dehors de toute considération religieuse, les acteurs sociaux se réfèrent à des représentations morales. Ainsi, l'employeuse et la nounou inscrivent leurs actes dans leurs catégories ordinaires du bien et du mal, du juste et de l'injuste, des catégories socialement et culturellement construites. Toutes deux sont capables d'argumenter pour justifier leurs actes. Pourtant, l'une comme l'autre font l'expérience, coûteuse, de la contradiction morale, du tragique de la banalité.

Jour après jour, l'employeuse expérimente ce qu'Élisabeth Badinter appelle le « conflit ³ », soit l'opposition dramatisée entre les engagements professionnels et les engagements familiaux. Pour des raisons historiques et culturelles, son compagnon reste délesté de telles tensions, dans une situation morale apaisée

qui semble aller de pair avec une situation de domination sociale. Dans la relation avec la nounou, il arrive à l'employeuse qui, avant d'être mère, n'avait jamais envisagé d'être employeuse, de se trouver partagée entre le souci de son enfant et son sens de la justice sociale : comment puis-je confier ce que j'ai de plus cher à une personne que je paye mal ?

L'expérience morale de la nounou, qui doit penser sa vie dans l'écart des continents et la dispersion des êtres chers, n'est pas plus tranquille. Alors qu'elle se trouve endettée envers sa famille africaine, elle doit, pour répondre à tous les espoirs de celle-là, réussir sa vie loin de son passé et de ceux qu'elle aime, parfois même loin de ses enfants laissés au pays. Et dans sa vie professionnelle, elle doit faire un travail pour lequel elle n'a aucune vocation, alors même que son employeuse considère cette vocation comme authentique. Il arrive que la nounou s'interroge sur sa propre loyauté, ce qui, dans la relation, fragilise encore sa position.

L'expérience de la division morale, indissociable de la situation sociale des femmes, est un point commun entre l'employeuse et la nounou. L'incertitude et l'improvisation morales semblent être l'un des critères de mesure de la domination sociale : plus l'on est puissant socialement, moins l'on fait l'expérience de la contradiction morale. Dans ce que l'on pourrait appeler la division sociale du travail moral, la mauvaise conscience est le destin des plus fragiles, surtout lorsqu'ils se trouvent trop isolés pour décider que leur situation est injuste.

Ainsi, la relation entre les deux femmes est une relation politique, substantiellement asymétrique, tant dans sa situation initiale que dans son déroulement. Les employeuses ne savent pas, ou feignent de ne pas savoir, qu'embaucher une nounou, c'est introduire la politique au cœur de l'appartement. Nous entendons ici restituer la fabrique de la domination sociale là où elle est la plus invisible, la mieux dissimulée, la plus radicalement soustraite aux regards extérieurs.

Enfin, l'enjeu de ce livre dépasse la sociologie des nounous et des mères, tant il est vrai que la confrontation de ces femmes reflète des rapports de pouvoir qui se jouent à l'échelle mondiale. Dans toutes les métropoles occidentales, les enfants des bourgeoisies locales sont gardés par des migrantes originaires du monde pauvre. Des femmes venant des pays du Sud circulent sur ce qui est devenu en quelques décennies un grand marché du soin d'autrui, et laissent derrière elles leurs jeunes enfants et leurs vieux parents pour venir prendre soin des jeunes enfants et des vieux parents du monde riche. C'est ainsi que le microcosme de l'appartement parisien nous révèle les relations géopolitiques à l'œuvre dans le monde globalisé.

Première partie

«Jennes parents cherchent nonnon de confiance. »





Quelles sont les solutions aujourd'hui proposées aux familles pour faire garder leurs enfants? Pourquoi est apparu et s'est développé un véritable « marché des nounous »? Comment – et sur quels critères – des parents en viennent-ils à organiser euxmêmes le recrutement de celles-ci? C'est ce que mon enquête au square, la constitution de mon « terrain » et son approfondissement m'ont permis de mieux comprendre.

Embaucher une personne pour garder son enfant à domicile n'est pas anodin. Au-delà de la signature d'un contrat, qui transforme des particuliers en employeurs, l'enjeu n'est autre que la séparation entre le corps de la mère et celui de l'enfant, par l'interposition d'un troisième corps : le corps de la nounou.

Symboliquement, il s'agit de refermer la parenthèse de la naissance, cette période que les parents décrivent comme un état de grâce, un temps d'arrêt dans le mouvement mécanique de la vie quotidienne. L'apparition de l'enfant a provisoirement, parfois brièvement, suspendu le temps et le jugement, la perception et l'influence du monde extérieur. Le père comme la mère, dans leurs récits, témoignent d'une expérience dont la vérité profonde leur échappe, qu'ils décrivent comme « mystérieuse », voire « magique ».

Paroles de mère:

Je ne pouvais imaginer à quel point la naissance de mon fils me bouleverserait. C'est vraiment ce que j'ai vécu de plus intense, de plus indescriptible de toute ma vie. Tout à coup, l'enfant qu'on a espéré, attendu, est là. Un nouvel être est sur terre et c'est moi sa mère. Cela me dépasse complètement. Le plus mystérieux, c'est qu'il est à moi et qu'il est en même temps complètement lui. Enfin... Je n'arrive pas à expliquer ce qui me chamboule à ce point... C'est inexplicable *.

Paroles de père :

La naissance de ma fille a donné un sens à ma vie. Tout ce que j'ai fait avant, c'est que dalle à côté de ça. C'est sûr qu'il y a un avant et un après. L'arrivée d'un enfant, c'est magique **.

Ces paroles sont tout à fait représentatives du phénomène du « sacre » de l'enfant : la suspension du jugement et le réenchantement du monde liés à l'extase suscitée par le nouveau-né.

Mais vient un moment où la parenthèse se referme : l'enfant est né, la femme est devenue mère, l'homme devenu père, le couple famille. Les douleurs de l'enfantement sont apaisées, le cycle est revenu, la vie sexuelle recommence, l'enfant est sur le point d'être sevré ¹. Bien que, comparé à ce qui se pratique dans les sociétés traditionnelles, la marginalisation de la femme enceinte et de la jeune mère soit très atténuée 2, l'arrêt de son activité économique, institutionnalisé par le congé maternité, marque bel et bien son retrait de la vie sociale. Pour reprendre son travail, il faudra qu'elle laisse son enfant aux soins d'une autre femme. Alors, son rythme professionnel sera bien plus contraint qu'auparavant. L'homme changera moins ses habitudes, si ce n'est qu'il aura tendance à passer plus de temps au travail³. Lorsqu'il rentre le soir à la maison, la femme est le plus souvent déjà revenue auprès de l'enfant. Mais même s'il ne croise que rarement la nounou, même si la femme assume bien plus que lui les ajustements liés au nouvel ordre familial, l'homme dit aussi passer à une nouvelle étape : il n'est pas étranger à notre histoire.

Une fois que la femme a repris son travail, la nounou devient la cheville ouvrière de la communauté domestique. La cérémonie de

^{*} Sophie.

^{**} Sébastien.

Mise en page par Meta-systems 59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000510.N001 Dépôt légal : février 2012